

gré cela, la production n'augmente pas dès l'année suivante, ce qu'il y aura de mieux à faire sera de labourer cette prairie, car elle sera censée être épuisée. On agira de même pour les prairies qui ont été bien soignées, mais qui cependant diminuent en produits.

On devra toujours considérer comme peu avantageux le défrichement des prairies, car si on obtient facilement une bonne récolte de fourrage sur un terrain quelconque, il n'est pas si aisé d'y avoir facilement une prairie naturelle. Ce n'est qu'après un temps assez long et après plusieurs années de production faible que l'on réussit à former ces massifs de racines de détritus qui constituent ce qu'on appelle le gazon. De sorte qu'avant de se décider à labourer une prairie naturelle, fauchée ou pâturée, il faudra essayer de l'améliorer.

Les différentes causes qui peuvent amener la destruction d'une prairie sont les inondations et l'excès d'humidité qui en est la suite, le manque d'humidité, la présence de plantes nuisibles ou inutiles, les irrégularités dans la surface, et l'appauvrissement du sol.

Dans les circonstances où nous sommes forcés de former une prairie naturelle, circonstances que nous connaissons déjà, le défrichement de cette prairie est le plus mauvais travail que nous puissions faire. Ainsi c'est agir contre son intérêt que de rompre une prairie située sur le penchant d'un coteau rapide; mais on forme des prairies sur un grand nombre d'autres terrains, et alors si le capital d'exploitation est suffisant, si l'on a remarqué que les prairies artificielles donnent un bon produit, on pourra, avec moins d'inconvénients, labourer les prairies naturelles après un certain nombre d'années, afin d'utiliser les principes qui s'y sont accumulés.

Il est assez difficile de préciser l'âge où une prairie demande à être transformée en terre labourée; cet âge varie suivant la fertilité du sol, la dose d'engrais qu'on lui a donné et l'espace de plantes qui forment la prairie.

Il a été remarqué que l'accumulation des principes fertilisants ne commence à être abondante que vers la douzième année, la vie des prairies naturelles, même dans le cas où il est avantageux de les labourer, doit être en moyenne de vingt ans.

Sur ce défrichement des prairies naturelles, on mêle généralement des plantes qui se plaisent au milieu de l'abondance, qui ne craignent pas de verser et dont le produit consiste surtout en feuilles, en racines et en tiges, car ce sont là les parties des plantes qui se développent le mieux sur une prairie naturelle labourée.

Dans les terres fortes la première récolte devrait être une récolte sarclée sans fumure, ou soit de chanvre, soit de tabac; après ces plantes, les céréales viennent très-bien. Dans les terres légères, comme l'accumulation de détritus n'a pas été très-grande, une récolte de céréales viendra bien après la prairie.

Dans le défrichement des prairies il faut reconnaître que le gazon épais et riche que nous recherchons peut donner plusieurs récoltes successives sans engrais et cela sans que l'abondance des produits paraisse diminuer. On peut adopter alors un assolement composé de patates et autres racines tels que choux, fèves rôlées et avoine, sans fumure. Cependant dès la deuxième ou la troisième année, suivant la richesse du sol, il faudra commencer à engraisser.

C'est toujours un mauvais calcul que d'épuiser le sol. On ne

laboure pas une prairie pour lui enlever tous les principes fertilisants; au contraire, on ne lui demande que la surabondance de sa richesse. Si on a bien fumé la terre, on pourra au bout de quelques années ramener la prairie, laquelle donnera des produits abondants.

(A suivre)

Choix des animaux.

De la nécessité de constater l'aptitude des jeunes animaux destinés à la boucherie, afin de réserver les sujets d'élite.

On blâme à juste titre les propriétaires de bestiaux qui vendent ou conservent leurs bêtes sans savoir si elles possèdent ou non les qualités lactifères, ou reproductives, ou constitutives des bêtes de travail, qui les classeraient en première ligne. Ne devrait-on pas prendre des mesures pour empêcher, notamment dans les grandes villes, l'abattage d'animaux de premier ordre? Il semble que, puisqu'on fait tant d'efforts pour améliorer les races, il faudrait veiller à ce que les animaux typiques ne soient pas livrés à la consommation avant qu'ils aient accompli la mission qu'une belle constitution leur a impartie. Certainement la petite dépense qu'exigerait ce service serait largement récompensée par les résultats qu'on obtiendrait. C'est un devoir, c'est dans l'intérêt de la société, d'obtenir au tort que peut lui causer, dans sa fortune générale, l'ignorance de ses membres.

On n'épargne aucun frais pour avoir de bons producteurs, on y procède avec toute la réflexion et l'appareil possibles, mais le but qu'on a voulu atteindre est entièrement abandonné au hasard; on n'a pris aucun moyen pour assurer la conservation des produits d'élite qui surviendraient: n'est-ce pas arroser un sol gravelleux, on, comme disait un cultivateur, travailler pour le roi de Prusse? Van Mons, le célèbre pomologiste belge, s'arrachait les cheveux de désespoir, quand, sur 100 mille sauvagons, on lui en détruisait un dont il n'avait pas vu le fruit: C'était peut-être, disait-il, le produit le plus sérieux de tous ses travaux! Qui est ce qui s'inquiète de cette multitude de jeunes animaux livrés à la boucherie, dont la plupart feraient le plus bel ornement de nos concours? comment conciller tant d'efforts généreux pour produire, avec tant d'indifférence pour recueillir? Dès lors que les produits médiocres en toute chose sont plus nombreux que les supérieurs, ne reste-t-on pas forcément, puis qu'il n'y a pas de choix, dans un état d'infériorité dont on ne sortira qu'en abattant les sujets infimes et en conservant les bons?

Il y aurait à prévoir un inconvénient, c'est que la vente des jeunes par les producteurs ne fut pas entravée, car on ne peut pas toujours faire des élèves. Cet inconvénient n'est pas sérieux; admettons qu'une loi prescrive aux villes de ne pas laisser abattre les bêtes d'élite, au moins les villes trouveront à traiter sans perte si ce n'est à bénéfice, avec des individus qui se livreront à l'élevage et qui n'auront toujours à offrir à l'acheteur que des bêtes de premier ordre. Ne semble-t-il pas que les races, par ce procédé, s'amélioreraient rapidement, puisqu'on ne conserverait que de bons produits?

En attendant cette organisation, on ne peut qu'engager beaucoup les vendeurs et acheteurs d'animaux pour la consommation, à faire examiner leurs bêtes.

Il n'y a pas de doute qu'un sujet de premier ordre ne vaille un tiers et même moitié plus que le prix comme bête de boucherie; alors il y a bénéfice à se renseigner.

Il y a d'ailleurs plus bénéfice que si on élève une vache qui ne soit propre qu'à la boucherie, on perdra chaque année peut-être moitié des produits en lait qu'on aurait droit d'en attendre, et sans aucune compensation.

Irrigations des prairies et pâturages.

Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur donnant un extrait du *Guide pour la culture du pommier, les pâturages, irrigations, drainages, etc.*, ayant pour auteur un agronome célèbre, M. Brassart, de Fléchin (Pas de Calais) en France.